

autrefois devant elle que des visages souriants et amis ? Tout était confus et vague dans son esprit égaré et discordant ; c'était un chaos d'espérances et de craintes insensées. Partagée entre le rire et les pleurs, poussant jusqu'au délire la douleur et la joie, elle était en proie à un rêve convulsif ; car tel était le caractère du changement qui s'était fait en elle : oh ! c'est vainement qu'elle tentera de se réveiller !

XV.

Les cloches du couvent, balancées dans la tour grisâtre, font entendre leur tintement lent et monotone, qui va retentir douloureusement dans les cœurs. Ecoutez ! l'hymne résonne dans les airs. C'est le chant entonné pour les morts, ou pour les vivants qui le seront bientôt ! Pour l'âme d'un homme qui va quitter ce monde, l'hymne de mort s'élève, la cloche funèbre sonne. Il touche au terme de sa vie mortelle ; il est agenouillé aux pieds d'un moine ; chose douloureuse à dire, — déchirante à voir : — il est agenouillé sur la pierre nue et froide ; le billot est devant lui, les gardes l'environnent, — le bourreau est là prêt à frapper, — son bras est nu, afin que le coup soit prompt et sûr ; il examine le tranchant de la hache qu'il a tout à l'heure aiguisée ; et cependant tout autour la foule silencieuse forme un cercle pour voir mourir un fils par l'ordre de son père !

XVI.

C'est un délicieux moment encore que celui qui précède le coucher de ce soleil qui, par un ironique contraste, éclaire ce jour tragique de ses plus beaux rayons ; ses feux du soir tombent à plein sur la tête condamnée d'Hugo, pendant qu'il fait au moine sa dernière confession, et qu'avec les sentiments d'une contrition sainte il écoute, humblement prosterné, l'absolution qui efface nos mortelles souillures. Le soleil éclaire cette tête inclinée, attentive, et ces cheveux châtains dont les boucles retombent sur son cou nu ; mais ses rayons surtout, reflétés sur la hache qui brille auprès de lui, la font reluire d'un vif et funèbre éclat. — Oh ! elle est amère cette heure suprême ! Les plus insensibles ont éprouvé un frisson

de terreur : le crime est odieux, l'arrêt est juste, et pourtant ce spectacle fait frémir !

XVII.

Elles sont achevées les dernières prières de ce fils déloyal, — de cet amant audacieux : son rosaire est dit, sa confession faite, son dernier moment est venu ; — déjà on l'a dépouillé de son manteau ; on va maintenant couper sa brune chevelure ; c'est fait, elle est tombée sous les ciseaux. — Le vêtement qu'il portait, — l'écharpe que Parisina lui avait donnée, — ne doivent pas l'accompagner dans la tombe. On les lui fait quitter, et un mouchoir va lui bander les yeux ; mais non, — sa fierté repousse cette dernière humiliation. Ses sentiments, jusque-là comprimés, se font jour à demi dans l'explosion d'un dédain profond, au moment où la main du bourreau s'avance pour couvrir ces yeux qui n'en ont pas besoin, et qui sauront regarder la mort en face. « Non, — ma vie, mon sang, sont à vous, mes mains sont enchaînées, — mais qu'on me laisse mourir les yeux libres ! — frappe ! » — Ce disant, il mit sa tête sur le billot ; ce fut là sa dernière parole : « Frappe ! » Et la hache brillante s'abattit, — et sa tête roula, — et son corps sanglant et palpitant alla retomber sur la poussière, qui but la pluie de sang échappée à flots de ses veines. Ses yeux et ses lèvres s'agitèrent dans une convulsion rapide, — puis restèrent pour toujours immobiles. Il mourut comme doit mourir l'homme qui a failli, sans ostentation, sans orgueil ; il avait fléchi les genoux et prié ; il n'avait point dédaigné l'assistance d'un prêtre, ni désespéré de la bonté divine. Et pendant qu'il était agenouillé devant le prier, son cœur était pur de tout sentiment terrestre. Son père courroucé, — son amante, qu'étaient-ils pour lui dans ce moment ? Plus de reproche, — plus de désespoir, — plus de pensée que pour le ciel, — plus de paroles que pour la prière, — sauf le peu de mots qui lui échappèrent quand, présentant sa tête à la hache du bourreau, il demanda à mourir les yeux non voilés, seuls adieux qu'il laissa aux témoins de son supplice.

XVIII.

Silencieux comme les lèvres que venait de fermer la mort, tous les spectateurs retinrent leur souffle; mais un frisson électrique parcourut la foule quand descendit la hache meurtrière sur celui dont la vie et l'amour se terminaient ainsi; chacun refoula dans son cœur un soupir imparfaitement étouffé; mais nul autre bruit saisissant ne s'entendit que celui de la hache résonnant avec un son lugubre sur le billot; nul autre, un seul excepté : — quel est ce cri déchirant qui fend l'air, ce cri de démence et d'horreur, pareil à celui d'une mère à qui son enfant est ravi par un coup mortel et soudain? Ces accents montent vers le ciel, comme ceux d'une âme en proie à d'éternels tourments. C'est d'une des fenêtres du palais d'Azo qu'est partie cette voix horrible; et tous les regards se sont portés dans cette direction; mais on ne voit ni n'entend plus rien! C'était le cri d'une femme, et jamais le désespoir n'en poussa de plus effrayant; et ceux qui l'entendirent souhaitèrent pour elle que ce fût le dernier.

XIX.

Hugo n'est plus; et depuis ce jour Parisina n'a reparu ni dans le palais ni dans les jardins; son nom, comme si elle n'eût jamais existé, — fut banni de toutes les bouches, pareil à ces mots que s'interdisent la décence ou la crainte; jamais on n'entendit le prince Azo parler de son épouse ou de son fils; nul tombeau ne consacra leur mémoire; on ne les inhuma point en terre sainte, du moins le chevalier qui mourut ce jour-là. Mais le destin de Parisina est resté caché, comme la poussière des morts sous les planches du cercueil. Vécut-elle dans un couvent? y acheta-t-elle péniblement le pardon du ciel par des années de pénitence et de remords, par les austérités, le jeûne, et les nuits sans sommeil? mourut-elle par le poison ou par le poignard en punition de son audacieux et criminel amour? ou bien, succombant à de moins longues tortures, le coup qui trancha la vie d'Hugo mit-il aussi fin à la sienne, et la pitié du ciel permit-elle que le brisement subit de son cœur mît un terme à ses

tourments? Nul ne le sait et nul ne le saura jamais. Mais quelle qu'ait été sa fin ici-bas, sa vie avait commencé et se termina dans la douleur!

XX.

Et Azo trouva une autre épouse, et d'autres fils grandirent à ses côtés, mais nul aussi beau et aussi vaillant que celui qui se consumait dans la tombe; ou s'ils le furent, il n'accorda à leurs mérites que des regards distraits, ou ne les vit qu'avec un soupir étouffé. Mais jamais une larme ne sillonna sa joue, jamais un sourire ne dérida son front; et sur ce front majestueux se gravèrent les rides de la pensée, ces sillons que creuse avant le temps le soc brûlant de la douleur, ces cicatrices de l'âme mutilée que laisse après elle la guerre dont elle est le théâtre. Il n'y avait plus pour lui de joie ou de douleur; il ne lui restait ici-bas que des nuits sans sommeil, des jours qui lui pesaient, une âme morte au blâme ou à la louange, un cœur se fuyant lui-même, — ne voulant point fléchir, — ne pouvant oublier, et livré aux pensées, — aux émotions les plus intenses, au moment même où il semblait le plus calme. La glace la plus épaisse ne durcit l'onde qu'à sa surface; — au-dessous l'eau vive continue à couler, et coulera toujours. C'est ainsi que son cœur, sous sa couche de glace, continuait à être assailli par ces pensées que la nature y enracina trop profondément pour que nous puissions les bannir en même temps que nos larmes. Lorsque, faisant effort sur nous-mêmes, nous arrêtons au passage ces eaux que le cœur épanche, nous ne les tarissons pas pour cela; — ces larmes refoulées retournent à leur source; là, dans un cristal plus limpide, dans un lit plus profond, elles demeurent invisibles, inépanchées, mais vives, et jamais plus abondantes que lorsqu'elles se révèlent le moins. Agité intérieurement par d'involontaires retours de tendresse pour ceux qu'il avait fait mourir, impuissant à combler le vide qui faisait son tourment; sans l'espoir de les retrouver aux célestes demeures où se réunissent les âmes des justes; avec la conscience qu'il n'avait prononcé qu'une condamnation méritée, qu'eux-mêmes avaient

été les instruments de leur malheur, la vieillesse d'Azo n'en fut pas moins misérable. Quand des branches sont gâtées, si une main habile les émonde, l'arbre acquiert une vigueur nouvelle et reverdit avec orgueil; mais si la foudre dans sa colère sillonne et brûle les rameaux, le reste du tronc se dessèche et ne produit plus une seule feuille.

NOTES.

¹ Voici les faits historiques tels qu'ils sont rapportés par Frizzi dans son *Histoire de Ferrare*:

« Ce fut une année malheureuse pour le peuple de Ferrare, car un événement tragique ensanglanta la cour du souverain. Nos annales, soit imprimées, soit manuscrites, à l'exception de l'ouvrage grossier et incorrect de Sardi et d'un autre, nous ont conservé les détails de cette tragédie. J'ai supprimé plusieurs circonstances, surtout dans le récit de Bandelli, qui écrivait un siècle plus tard, et qui ne s'accorde pas avec les écrivains contemporains.

« Le marquis, dans l'an 1405, avait eu de Stella dell' Assassino un fils nommé Ugo, beau et héroïque jeune homme. Parisina Malatesta, seconde femme de Nicolo, traitait cet enfant, comme font ordinairement les marâtres, avec peu d'égards, au grand regret du marquis, qui le chérissait d'une façon toute particulière. Un jour, elle demanda à son époux la permission de faire un voyage. [Le marquis y consentit, à la condition que Hugo l'accompagnerait. Il espérait, par tous ces moyens, parvenir à faire cesser l'aversion qu'elle avait conçue pour celui-ci. Son but, hélas! ne fut que trop fidèlement atteint, puisque, pendant ce voyage, non seulement elle cessa de le haïr, mais en devint passionnément amoureuse. Après son retour, le marquis n'eut plus d'occasion de renouveler ses anciens reproches. Il arriva qu'un jour un domestique du marquis, nommé Zoese, d'autres disent Giorgio, passant devant l'appartement de Parisina, en vit sortir une de ses femmes tout épouvantée et fondant en larmes. Lui en ayant demandé le motif, celle-ci répondit que sa maîtresse l'avait battue pour une faute légère; et, donnant carrière à son ressentiment, elle ajouta qu'il lui serait facile de s'en venger en dévoilant la liaison criminelle qui existait entre Parisina et son beau-fils. Le serviteur prit acte de cette déclaration, et rapporta le tout à son maître. Celui-ci refusa de croire à cette horrible nouvelle; mais, hélas! il ne se convainquit que trop de sa réalité en regardant lui-même, le 18 mai, par une ouverture qu'il avait fait pratiquer dans le plafond de la chambre de sa femme. Il entra aussitôt dans une grande fureur, et donna l'ordre de les arrêter, ainsi que Aldobrandino Rangoni de Modène et deux suivantes, comme coupables d'avoir favorisé cette liaison incestueuse.

« Il ordonna qu'on les fit paraître sur-le-champ devant un tribunal, et les juges durent prononcer leur sentence selon les formes ordinaires de la loi: c'était la peine de mort. Quelques personnes intercédèrent en faveur des coupables, entre autres Ugoccion Contrario, qui avait beaucoup d'influence sur l'esprit de Nicolo, et aussi son vieux serviteur Alberto dal Sale. Tous les deux, baignés de larmes et embrassant ses genoux, implorèrent sa pitié, donnant toutes les raisons qu'ils pouvaient inventer pour excuser les coupables, faisant valoir toutes les considérations qui devaient l'engager à déguiser au public ces détails scandaleux; mais sa colère le rendit inflexible, et il donna l'ordre que la sentence fût mise à exécution.

« Dans la nuit du 21 mai, Hugo, et après lui Parisina, furent décapités dans la prison même, et dans cet effroyable cachot que l'on voit aujourd'hui au-dessous de la chambre Aurora, au pied de la tour du Lion, à l'extrémité de la rue Giovecca. Zoese, celui qui l'avait dénoncée, accompagna Parisina en lui donnant le bras, jusqu'au lieu de l'exécution. Elle crut, pendant tout le chemin, qu'elle allait être précipitée dans une basse-fosse, et demandait à chaque pas si elle approchait. On lui répondit qu'elle devait périr par la hache. Elle s'informa de ce qu'était devenu Hugo, et, ayant appris qu'il était mort, elle s'écria en soupirant amèrement: — « Désormais je ne tiens plus à la vie! » Lorsqu'elle fut près du billot, elle se dépouilla elle-même de ses ornements, et, s'enveloppant la tête d'un voile, elle la tendit au coup fatal qui termina cette lugubre scène. Rangoni subit ensuite le même sort. Ils furent enterrés tous trois, comme on le voit par le registre de la bibliothèque de Saint-François, dans le cimetière de ce couvent. On ne sait rien du sort des femmes.

« Le marquis passa éveillé toute cette nuit horrible en se promenant à grands pas dans sa chambre. Il s'informa auprès du capitaine si Hugo était mort. Celui-ci lui ayant répondu que oui, il s'abandonna à toute sa douleur, s'écriant avec beaucoup de gémissements: — « Oh! que ne suis-je mort, puisque j'ai été forcé à condamner ainsi mon fils Hugo! » Et, se mettant à ronger avec ses dents une canne qu'il tenait à la main, il passa le reste de la nuit à gémir et à pleurer, appelant à plusieurs reprises son cher Hugo. Le lendemain, il réfléchit qu'il lui fallait justifier sa conduite, puisqu'elle ne pouvait rester secrète. Il ordonna qu'on en rédigeât le procès-verbal, et l'envoya à toutes les cours d'Italie.

« En recevant cette nouvelle, le doge de Venise, Francesco Foscari, donna l'ordre, sans publier ses motifs, de suspendre les préparatifs d'un tournoi qui, sous les auspices du marquis et aux frais de la ville de Padoue, devait se donner sur la place Saint-Marc pour célébrer son avènement à la dignité de doge.

« Non content de cette double exécution, le marquis, poussé par un inconcevable besoin de vengeance, ordonna en outre que plusieurs femmes mariées, bien connues pour tenir la même conduite que Parisina, fussent comme elle décapitées; entre autres Barberina, ou, comme quelques-uns l'appellent, Laodomia Rome, femme du principal juge, subit sa sentence

dans le lieu ordinaire des exécutions, ou autrement dans le quartier Saint-Jacques, devant la forteresse actuelle au-delà de Saint-Paul. On ne peut dire combien étrange parut cette conduite dans un prince qui avait des motifs pour être, sur ce chapitre, plus indulgent que les autres. Quelques-uns cependant l'approuvèrent. »

Cette citation de Frizzi a été traduite par lord Byron, et ajoutée à la première édition de *Parisina*.

MONODIE

SUR LA MORT DE R. B. SHÉRIDAN,

PRONONCÉE AU THÉÂTRE DE DRURY-LANE.

Un soir d'été, quand le dernier rayon du jour expirant s'efface parmi les pleurs du crépuscule, qui n'a pas senti le charme de cette heure suave descendre sur son cœur comme la rosée sur la fleur? Plein d'un sentiment pur qui absorbe et saisit l'âme, à cette pause mélancolique de la nature, à ce moment où elle reprend haleine, pont sublime jeté par le Temps entre la lumière et les ténèbres, qui n'a pas éprouvé ce calme profond et solennel, cette pensée muette à qui il faut pour s'épancher, non des paroles, mais des larmes, cette harmonie sainte, — ce regret, cette sympathie glorieuse pour les soleils qui disparaissent? Ce n'est pas une douleur poignante, c'est une douce tristesse qui n'a pas de nom, chère aux âmes tendres. distinctement sentie, — mais sans amertume; mélancolie suave, larme transparente, où n'entre aucune souffrance mondaine, aucun sentiment d'égoïsme; larme versée sans honte, — et secrète sans douleur!

Pareil à l'émotion que nous inspire cette heure où la lumière du jour décroît le long des collines, est le sentiment qui pénètre notre cœur et nos yeux quand meurt tout ce qui, dans le Génie, peut mourir. Une haute intelligence s'est éclipcée; — une puissance a passé du jour aux ténèbres, — ne laissant après elle aucune lumière égale à la sienne, aucun nom rival de son nom, ce foyer où venaient converger tous les rayons de la gloire! l'éclair de l'esprit, — la lumière de l'intelligence, — la flamme de la poésie, — l'éclat de l'éloquence, ont disparu avec leur soleil; — mais il nous reste les créations durables d'un esprit immortel; fruits d'un matin brillant, d'un midi glorieux; portion impérissable